

BENJAMIN LESAGE
EN COLLABORATION AVEC BÉATRICE MADELINE

eotopia

Une communauté écologique
décidée à vivre autrement



ARTHAUD



Qu'est devenu Benjamin Lesage quatre ans après son voyage autour du monde sans un sou en poche ? Comment a évolué sa conviction que l'argent est à l'origine de bien des maux de la Terre, à commencer par le désastre écologique qui menace ? S'est-elle dissoute, comme tant et tant de rêves, dans les contraintes que la vie nous impose ? Benjamin a-t-il cédé aux petits bonheurs de la consommation et du confort ?

Obstiné et toujours idéaliste, Benjamin n'a rien lâché, ou presque, de ses convictions. Après moult péripéties et déconvenues, accompagné de Yazmin, rencontrée (et épousée) au Mexique, puis de la petite Ada, née en 2015, il est parvenu contre vents et marées à créer le lieu où il pourrait mener la vie dont il rêve, en compagnie d'autres hommes et femmes de bonne volonté. Un lieu innovant, expérimental, végane, écologique et où l'économie du don prévaut : Eotopia.

Cultiver le potager pour se nourrir, réduire au maximum ses achats, cuisiner sur un *rocket stove*, un poêle écolo fait de matériaux de récup, faire sa lessive grâce à un système de pédalage qui permet de ne pas avoir recours à l'électricité, fabriquer soi-même son dentifrice, son produit vaisselle ou sa lessive, découvrez une vie en communauté mue par la conviction que c'est à plusieurs que l'on peut trouver des solutions pour un monde meilleur.

Après un voyage autour du monde sans argent, Benjamin Lesage poursuit son idéal de vie avec un autre rapport à l'autre et au monde, basé sur l'échange, le recyclage et le don à Cronat en Saône-et-Loire.

Eotopia

Benjamin Lesage
en collaboration avec Béatrice Madeline

Eotopia

Une communauté écologique
décidée à vivre autrement

ARTHAUD

© Flammarion, Paris, 2019
Tous droits réservés
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris Cedex 13
ISBN : 978-2-0814-2368-8

*À tous ceux et celles qui nous ont permis
de rêver plus fort que la réalité. Gratitude.*

Introduction

Été 2017. La route serpente doucement dans un paysage tranquille, sans histoires. Des champs, des prés, des troupeaux de belles vaches grasses qui broutent – les traîtres – sans même un regard pour les voitures ; ou pour les vacanciers qui filent à bicyclette sur la véloroute... Nous sommes aux portes du Charolais, une région d'élevage que peu de Français seraient capables de situer correctement sur une carte. Trois départements se marient là : la Nièvre, l'Allier et la Saône-et-Loire. Les hautes collines du Morvan forment un joli arrière-plan sur les photos. Je traverse la Loire par un pont comme on en voit des milliers en France, avant d'attaquer une petite côte pour atteindre le plateau qui surplombe la vallée, et d'entrer dans Cronat, cadre idéal pour un feuilleton télévisé diffusé à une heure de grande écoute. Cronat, son église sans grâce, 555 habitants aux dernières nouvelles (2014), un monument aux morts, une mairie devenue bien trop vaste, une boulangerie

Eotopia

toute simple, une boucherie signalée par une enseigne représentant une tête de bovin, une pharmacie, une supérette et un hôtel des Voyageurs – fermé en 2017. Et une station-service : nous sommes à l'ère de l'automobile, du camion et du tracteur. Pour arriver jusqu'à Eotopia dans ce village calme, très calme, il faut être bien renseigné. Nous sommes dimanche et la sortie de la messe n'a pas déversé foule sur la place. Les rares passants ne savent pas trop de quoi je leur parle. Manifestement, l'éco-village ne défraie pas la chronique – je décide que c'est au fond plutôt bon signe. Enfin, on m'indique un vague chemin après la station-service. « Descendez sur un ou deux kilomètres, puis vous verrez une flèche marquée “Le Jardin Jolivet”... » Effectivement, aussi difficiles à obtenir soient-elles, les indications se révèlent exactes. Quelques demi-tours plus tard, me voilà arrivée dans un lieu innovant, expérimental, végan, écologique et où l'argent n'a pas droit de cité : Eotopia.

J'ai entendu parler de Benjamin Lesage pour la première fois en 2014, lorsque j'ai travaillé sur le manuscrit de *Sans un sou en poche*, le récit du voyage qu'il a effectué avec deux amis étudiants, rencontrés dans le melting-pot mondialisé de La Haye, aux Pays-Bas – Raphael, originaire de Berlin, et Nicola, un Italien. Plus tourné vers l'idée de témoigner que de changer le monde – ce qui est au fond une manière de montrer qu'il ne tourne pas toujours rond.

Ben, Raphael et Nicola sont partis des Pays-Bas le 20 janvier 2010, avec une idée en tête : parcourir la planète sans dépenser un sou. Plus exactement

Introduction

rejoindre le Mexique. Pour Benjamin, étudiant à l'époque, une manière de mettre à l'épreuve sa conviction que l'argent est à l'origine de bien des maux de la Terre, à commencer par le désastre écologique qui menace. Le voyage les a menés, en auto-stop, bateau-stop ou à pied, en France d'abord, puis en Espagne et au Maroc. Les journées de marche étaient dures, les nuits à la belle étoile parfois plus encore, et les trois voyageurs ont découvert l'égoïsme d'un monde occidental trop gâté. La traversée de l'Atlantique s'est faite en deux étapes, via les Canaries, sur des voiliers où l'ambiance n'était pas exactement celle d'une croisière de rêve. L'arrivée au Brésil a marqué l'éclatement du trio, et Nicola Zolin est rentré en Europe. Il est aujourd'hui un photographe de presse de talent et témoigne souvent à la une des quotidiens des désarrois du monde et des déchirements dus à la guerre. Raphael et Ben, successivement rejoints par leurs copines respectives, sont remontés jusqu'au Mexique, à Cancún exactement, où se tenait la COP 16, conférence sur les changements climatiques. Puis Raphael est reparti lui aussi, ainsi que les deux copines, et Benjamin a poursuivi son aventure seul, toujours totalement habité par son projet : vivre sans argent et créer une société fondée sur l'économie du don, l'écologie, l'agriculture raisonnée et le véganisme.

Quelques années plus tard, j'ai eu envie de savoir ce qu'étaient devenus Benjamin et ses rêves. S'étaient-ils dissous, comme tant et tant de rêves, dans les contraintes que la vie nous impose ? Benjamin avait-il mûri, grandi ou était-il suffisamment désabusé pour

Eotopia

avoir renoncé à changer le monde ? Avait-il succombé aux petits bonheurs de la consommation et du confort ? S'était-il installé dans une vie de famille tranquille ? S'était-il au contraire radicalisé, rejoignant des mouvements politiques extrêmes, passant de l'utopie au terrain ?

Rien de tout cela. Obstiné, têtu, parfois orgueilleux mais toujours idéaliste, Benjamin n'a rien lâché, ou presque, de ses convictions. Après moult péripéties et déconvenues, accompagné de la jolie Yazmin, rencontrée (et épousée) au Mexique, puis de la petite Ada, née en 2015, il est parvenu contre vents et marées à créer le lieu où il pourrait mener la vie dont il rêve, en compagnie d'autres hommes et femmes de bonne volonté. Ce lieu s'appelle Eotopia. Un bien joli nom pour un domaine biscornu à moitié en pente, envahi par les ronces et une végétation indomptée, flanqué à l'est d'une mare aux eaux vertes. Une maison de bric et de broc, trois dépendances qui menacent ruine, mais un projet de vie tout neuf, imparfait encore, annonciateur d'un monde différent, porteur d'espoir.

Béatrice Madeline

Partie I

Fin du voyage

Tempête sur un toit

19 janvier 2011. Mexico. Sur le toit d'un immeuble dans le quartier de La Roma, une sorte de Marais à la mexicaine. La lumière du soleil est tamisée par le *fog* épais d'une des villes les plus polluées de la planète. Là-haut, je suis aux premières loges pour m'encrasser les poumons, mais ça m'est bien égal en cet instant. Je célèbre un anniversaire : cela fait un an jour pour jour que je suis parti des Pays-Bas pour ce grand voyage sans argent qui m'a fait parcourir plus de 25 000 kilomètres en ne dépensant qu'un peu plus de 70 euros. Au départ, cette aventure n'était qu'un *trip* d'étudiant pour faire grimper l'adrénaline et se sentir vivant. Pourtant, dès les premières semaines, l'histoire a pris une autre tournure : quelques claques m'ont vite amené, moi le petit Français pétri de convictions, à ouvrir les yeux et à voir le monde – y compris moi-même – sous un autre angle. On m'avait enseigné quelques axiomes que j'avais consciencieusement assimilés : on ne s'en sort que par soi-même dans ce

Eotopia

monde, aborder les gens dans la rue est malpoli, se balader la nuit dans les favelas ou faire du stop sur une route déserte sont des pratiques hautement dangereuses, ou l'argent amène la liberté... Tous ont été battus en brèche, démentis, pendant ces cinquante-deux semaines de voyage, les poches et le portemonnaie vides : j'ai réussi à vivre grâce à la générosité d'autrui ou en récupérant des aliments invendus, j'ai dormi dehors quand personne ne daignait me laisser un bout de canapé, j'ai traversé plus de quinze pays et un océan en stop... Et, à part quelques incidents mineurs, il ne m'est rien arrivé ! Et me voilà, sur ce toit de Mexico, à savourer cet instant, bien plus riche que je ne suis parti.

Car, durant ces trois cent soixante-cinq jours, j'ai beaucoup reçu. Avec du recul, j'ai le sentiment que c'est la seule chose que j'ai vraiment apprise pendant ce voyage : recevoir. D'abord, je le reconnais, avec réticence. Lors des premiers jours, des premières semaines, je faisais de mon mieux pour me débrouiller seul, récupérer de la nourriture, dormir à la belle étoile au lieu de frapper aux portes, marcher plutôt que de faire du stop... Puis, petit à petit, je me suis laissé porter par la magie du voyage et des rencontres, acceptant l'hospitalité offerte, au risque – croyais-je ! – de me « rabaisser » devant l'étranger, acceptant aussi d'en rabattre un peu, avec ma fierté et ma prétendue « indépendance ». Recevoir autant était nécessaire pour enfin me remettre à ma place : au milieu de mes frères du monde entier. J'ai réappris ce que les bébés savent instinctivement à la naissance : pour survivre dans ce

Fin du voyage

monde, j'ai besoin des autres. Tout ce que je mange, ce dont je me sers au quotidien, ce que je consomme vient d'ailleurs, a été produit par quelqu'un d'autre et a nécessité des ressources précieuses et souvent rares. En me mettant délibérément à vivre aux crochets du monde, de ses habitants, ses industries, ses ressources, je me suis rendu compte que j'avais en fait toujours vécu comme ça, depuis tout petit, sans vouloir me l'avouer. Croire que parce que l'on gagne un salaire, on a le droit de consommer ce que l'on veut, autant que l'on veut, est une dangereuse illusion. Sans un sou en poche, j'ai compris l'absurdité de ce constat et ouvert les yeux sur une nouvelle réalité : chaque chose que je prenais entre mes mains était un cadeau, un don de la nature et du monde.

J'ai mis plusieurs mois à digérer ces pensées pour finalement comprendre ce que représentait ce voyage pour moi : tenter de trouver ma place dans le grand cercle universel qui régit le monde. Je recevais, constamment, j'apprenais à valoriser ce que je recevais, à développer un sens aigu de la gratitude et très vite, je n'ai plus eu qu'une envie : donner à mon tour, participer à la roue du don, comme le disent les bouddhistes.

Et c'est dans cet état d'esprit que je me retrouve en cet instant-là, sur le toit de cet immeuble, dans la douceur de la nuit mexicaine. L'envie de donner s'est transformée en une sorte d'impérieuse nécessité, qui m'occupe à chaque instant. Une autre interrogation, plus vaste, m'accompagne et me taraude jour et nuit : maintenant, que dois-je faire de cette expérience

Eotopia

d'une année, de ce voyage sans argent ? Perché sur le toit, ce 19 janvier 2011, je suis bien incapable d'y répondre. Mais je suis sûr de deux choses : d'abord, je ne peux pas m'arrêter là. Ensuite, il faut que je me rende utile.

Vertige au Mexique

J'ai débarqué à Mexico sur mon vélo, après avoir parcouru près de 1 500 bornes en trois semaines, exténué mais heureux de retrouver tous les activistes rencontrés lors de la COP 16 à Cancún. Naturellement, Arturo et Edgar m'invitent à rester chez eux, dans un appartement sympathique en plein centre de la ville. Dès le lendemain matin, je ne tiens déjà plus en place. Si la COP 16 ne doit guère avoir d'impact sur la planète, il n'en est pas de même pour moi. Ce sommet est comme une sorte d'électrochoc dans mon esprit. Il confirme ce que je pressentais : nous devons tous, en tant qu'individus, radicalement changer notre mode de vie si nous voulons préserver notre environnement. Et cela signifie entre autres ne plus rien acheter de neuf, faire du vélo ou marcher au lieu de prendre la voiture ou les transports en commun, ne plus tirer la chasse d'eau, réutiliser l'eau de la vaisselle et de la douche, faire pousser des plantes partout et tout le temps,

Eotopia

partager le peu que l'on possède, mettre en commun les compétences et les outils.

L'idée de passer aux actes avait germé dès mon arrivée à Mexico. En conséquence, je me suis fait un devoir de convaincre Arturo et Edgar de transformer leur appartement en lieu écologique, en « *eco-departemento* » en espagnol, ou « *eco-depa* ». L'idée était d'en faire ensuite un véritable « appartement témoin » pour sensibiliser les visiteurs à l'enjeu environnemental et surtout de leur montrer qu'il est possible de mettre quelques principes en pratique, même en vivant dans un appartement en ville. Tout à mon enthousiasme, j'ai effectué quelques recherches sur Internet pour affûter mon argumentation : dans une ville aussi polluée que Mexico, où la consommation d'eau par habitant est supérieure à 300 litres par jour, où des centaines de tonnes de déchets sont produites quotidiennement, il faut faire quelque chose.

Bien sûr, c'est une idée un peu simpliste, mais sur le coup, cela me paraît essentiel de la mener à bien. Et très égoïstement, transformer l'appartement d'Arturo et Edgar en *eco-depa* signifie que je pourrais continuer à vivre là un certain temps, en toute bonne conscience.

Me voilà donc parti faire le tour des restaurants et des marchés du coin. La Roma est un quartier assez chic et le gaspillage n'y a rien à envier aux « normes » occidentales. Je glane des kilos de légumes, les restes d'un petit restaurant au coin de la rue et le pain fabriqué chez un traiteur italien de luxe. Tout ce que j'ai appris à faire pendant cette année sans argent, sauf

Fin du voyage

qu'au lieu de me présenter comme routard, je déroule désormais à mes interlocuteurs le projet d'*eco-depa*.

L'*eco-depa*, c'est un lieu pour inciter les gens à accomplir quotidiennement de petites actions pour préserver l'environnement. Rien de bien compliqué : réutiliser l'eau de la vaisselle en guise de chasse d'eau et économiser ainsi 10 litres à chaque utilisation, mettre un seau sous la douche en attendant que l'eau soit chaude, faire la vaisselle dans des bacs et non à l'eau courante, récupérer de la nourriture pour préparer des repas 100 % végétaliens, à partager avec le voisinage lors d'un dîner hebdomadaire, créer un « *free shop* » pour donner et échanger des vêtements et autres accessoires dont on ne se sert pas et, enfin, organiser dans l'appartement des ateliers de partage de connaissances : cours de français, de yoga ou de musique par exemple.

L'expérience est donc sympathique et démarre dans l'euphorie. Mais elle s'est très vite essoufflée. Je me suis rapidement rendu compte qu'on tournait en rond et que l'impact écologique de notre *eco-depa* restait minime. Au fond, les participants à nos ateliers étaient toujours les mêmes, les repas partagés se transformaient en beuveries et les poubelles finissaient par déborder de canettes de bière. Rien qui puisse susciter une révolution écologique... Au mieux, je me sentais au clair avec moi-même. Mais ce n'était pas assez. Il fallait passer à l'étape supérieure.

Avec quelques autres habitués de l'*eco-depa*, nous avons donc cherché à aller plus loin. Cette fois,

Eotopia

il s'agissait d'organiser un campement, baptisé Klimaxforum en l'honneur du campement alternatif du même nom qui accompagne certaines éditions de la COP et auquel j'avais participé à Copenhague et Cancún. Là encore, sur le papier, c'est génial. Nourriture végétalienne, principalement récupérée dans les marchés du coin, un terrain prêté par une amie dans une petite banlieue de la ville, une cuisine éphémère équipée d'un *rocket stove*¹ fabriqué avec des boîtes de conserve et un peu de sable. Pas d'argent, bien évidemment. Chacun apporte un peu de nourriture, quelques outils, assiettes et casseroles. Durant ces trois jours d'échanges et d'ateliers, chaque participant doit en outre proposer un projet en fonction de ses compétences : fabrication d'une brique en terre crue ; préparation d'une bande de culture en permaculture ; création d'un lombricompost ; cours de yoga et de théâtre ; conférences sur l'économie du don ou la permaculture ; et bien d'autres choses encore. On cuisine, on dort, on joue, on rit ensemble... À la fin des trois jours, tout le monde s'embrasse et se dit que c'était top, et chacun est très fier du chemin parcouru. Mais le retour à la réalité est rude. De retour en ville, rien n'a changé : boutiques et magasins sont toujours remplis de clients indifférents à l'impact écologique de leurs achats. Les embouteillages paralysent la circulation et toutes les trois minutes exactement, un avion

1. Concept de poêle à bois développé par l'écologiste et paysagiste Ianto Evans, qui permet une combustion très propre et une utilisation efficace de la chaleur produite.

Fin du voyage

survole le tout... Et moi, avec mon Klimaxforum et ses soixante participants, je crois naïvement que je vais pouvoir infléchir le cours des choses? Un deuxième campement, puis un troisième ont eu lieu; le deuxième a réuni soixante-dix personnes, et le troisième trente-cinq. Les mêmes qu'au départ, des militants déjà convaincus. Nos discussions ne servaient donc à rien. Bien sûr, on était tous d'accord, l'affaire était entendue: le monde est pourri, il faut le changer... Mais comment? Qu'allions-nous faire de tout cela, de manière concrète?

Tout cela est assez déprimant, au fond. Je suis frustré, malheureux de ne pas pouvoir peser davantage sur le cours des choses. Mes rêves sont bien plus grands que moi. Au moment de passer à l'action, je me rends compte de l'insignifiance de mes initiatives.

La seule réponse que j'ai trouvée à mes questions m'a renvoyé à ce qui s'était passé un an et demi plus tôt, alors que je traînais mon mal de vivre et mes insatisfactions d'étudiant dans les rues de La Haye. J'avais alors opté pour la fuite, comme toujours quand je suis face à l'inconnu, et ce fut le départ du voyage sans argent, le début de l'aventure de *Sans un sou en poche*. À Mexico, l'histoire s'est répétée. J'ai tout laissé tomber, l'*eco-depa* et les Klimaxforum, Arturo et Edgar, j'ai mis mes quelques affaires dans mon sac à dos – deux ou trois livres, mon bol en noix de coco, une brosse à dents, un couteau et une cuillère, mon hamac et mon sac de couchage – et je suis reparti tailler la route.

À vrai dire, je n'avais ni but, ni projet. J'ai parcouru le Mexique sans trop savoir où j'allais, me

perdant tantôt dans les campagnes, tantôt dans les villes et leurs lumières, trouvant à manger sur les marchés et cherchant à donner un sens à tout ça. J'ai rencontré d'autres routards, comme cette bande de joyeux drilles qui vivaient dans un bus roulant à l'huile et qui entonnaient dans la rue des messages d'amour et de paix, de révolution écologique et de changement politique. Certes, leurs chansons étaient belles, leurs messages inspirants. Mais la question était toujours la même : à quoi bon ?

Puis il y eut une rencontre. Un Français, lui aussi un peu perdu, venu en Amérique pour se recentrer, réapprendre à s'émerveiller. Des années passées dans un centre social en France et exactement la même question qui le taraudait : à quoi bon ? Sa quête reflétait la mienne et c'est tout naturellement qu'il en est venu à me parler de Vipassana.

« Vipassana ? C'est quoi, une drogue ?

— Non, mec, un centre de méditation. C'est un truc pour toi, ils fonctionnent sur le don. Pas d'argent pour y aller, la nourriture est végane, et pendant dix jours, tu ne parles pas, tu médites.

— Dix jours sans parler ?

— Sans parler, sans lire... Tu ne fais que méditer. De 4 h 30 jusqu'à 21 heures.

— Waouh. Et... ça mène à quoi ?

— Ça ne s'explique pas, faut essayer. »

L'idée m'emballa tout de suite. Je n'ai jamais médité de ma vie, je ne sais pas trop de quoi il s'agit, mais je suis sûr d'une chose : je ne sais pas où je vais ni ce que je fais là. J'ai besoin d'aide pour y voir plus clair.

Fin du voyage

« C'est où ?

— Il y a des centres un peu partout, faut que tu regardes le site Internet. »

Je n'ai pas hésité une seconde. Je suis retourné à Mexico, et je me suis connecté. J'ai trouvé un stage *vipassana* qui démarrait en Californie, trois mois plus tard exactement.

Comme le bonheur, une belle rencontre ne vient jamais seule. À peu près en même temps, je fais la connaissance de Yazmin, une adorable Mexicaine dont je tombe vite amoureux. À cette époque, Yazmin enseigne l'architecture à l'université de Puebla, une « petite » ville de trois millions d'habitants située à une centaine de kilomètres de la mégalopole de Mexico. Par encore un joli tour du hasard, elle aussi s'est inscrite à un stage de méditation *vipassana*, mais dans un centre au Mexique. Le coup de foudre semble partagé, si bien qu'elle se débrouille pour obtenir une place dans le même centre que moi. Nous décidons de nous mettre en route avec un troisième compagnon : Mike, un Anglais qui se cherche lui aussi désespérément depuis qu'il a posé le pied sur le continent américain.

Le 1^{er} novembre 2011, jour de la fête des Morts, nous sommes assis sur le mur qui entoure le cimetière du village de Mixquic, où cette tradition reste vivace. Des centaines de bougies posées sur les tombes forment autant de points lumineux dans la nuit, que nous contemplons du haut de notre mur. Les familles de la région sont venues rendre visite à leurs défunts,

Eotopia

leur accorder un peu de leur temps, quelques pensées. Profanant le silence et l'atmosphère recueillis, un bonimenteur braille dans un micro pour vendre quelques tapis. Puis, après avoir rendu hommage à leurs morts, les Mexicains passent aux nourritures terrestres. Ils se gavent de sucreries, de hot dogs et s'enivrent de bière et de mezcal. Nous regardons ce spectacle, médusés. Et si je n'ai pas de proche à honorer dans ce modeste cimetière, ce jour-là, j'ai moi aussi le sentiment de faire le deuil du passé, de tourner une page. Une nouvelle étape du voyage sans argent commence.

Le lendemain, nous partons pour les États-Unis, à la découverte de la méditation *vipassana*.

3

Le choc de Vipassana

J'aime quand le destin fouette le sang, comme ce jour où, après six heures d'attente au bord d'une route au pied du bien nommé massif de l'Espinazo del Diablo, sous une chaleur écrasante, un pick-up nous a finalement pris en stop pour nous déposer au bord du Pacifique. Il nous faudra au total pas moins de quatre semaines pour parvenir à Los Angeles. Si nous ne progressons pas vite, au moins sommes-nous bien nourris. La récup fonctionne à merveille sur les marchés. Il n'est pas rare que l'on nous offre de la nourriture, des tortillas, des repas entiers. Cette fois-ci nous avons une tente, plus confortable pour dormir en pleine nature ou sur les larges plages qui bordent l'océan. Le matin, c'est un bonheur de saluer le réveil des papillons monarques aux merveilleuses ailes orangées, qui parcourent plus de 6 000 kilomètres pour venir mourir au sommet d'une montagne du Michoacán, sans que personne ait jamais compris pourquoi. Ils se rassemblent par milliers dans les conifères de la région et, lorsque

N° d'édition : L.01EBNN000541.N001
Dépôt légal : mars 2019